

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 24.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 10 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 14 JUIN 1877

## SOMMAIRE

Le délégué apostolique, par A. Gélinas. — Encore une preuve que nos littérateurs sont bien appréciés en France. — Les partis en France, par A. Gélinas. — Echos d'Ottawa, par Delta. — Choses et autres, par A. G. — Fête-Dieu. — Le nez des Géorgiens, par A. D. — Variétés. — Les lépreux de Tracadie, par Pascal Poirier. — Revue de la semaine. — Prix du marché de détail de Montréal. — Le Sorcier du Mont Granier (suite). — Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance, sur la rivière McKenzie. — La question du chemin de fer. — La vieille fille. — L'étendard du prophète. — La vérité sur les Turcs. — Aux cultivateurs. — Faits divers. — Le jeu de Dames. — Les échecs.

NOS GRAVURES : Montréal : Arrivée de Mgr. Conroy, délégué apostolique ; Quelques arches érigées sur le parcours de la grande procession de la Fête-Dieu ; Illumination en l'honneur du cinquantième de l'épiscopat de Pie IX, le 3 juin — vue des tours de Notre-Dame et du Séminaire ; Les marches naturelles, Montmorency ; Arrivée d'un missionnaire en vue de Notre-Dame de Bonne-Espérance, sur la rivière McKenzie ; Halifax : Consécration du nouvel archevêque, Mgr. Hannan.

## LE DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE

Mgr. Conroy, délégué apostolique, a laissé Montréal mercredi dernier, en route pour Ottawa. Le passage de Son Excellence dans notre ville a été marqué par des manifestations dont ceux qui en ont été les témoins garderont longtemps le souvenir. C'est l'événement de la dernière semaine. La réception du prélat à son arrivée, samedi, le 2 juin ; la procession solennelle et l'illumination de dimanche, le 3 ; le lever à l'évêché, et la procession aux flambeaux, lundi, le 4 ; et, enfin, la séance publique de mardi, le 5, à la salle académique du Gesù ; toutes ces circonstances ont fourni aux catholiques de Montréal l'occasion de témoigner de leur foi et de leur esprit religieux. Nous ne croyons pas que cette foi et ces sentiments se soient jamais manifestés d'une manière plus solennelle.

Car, malgré toute la distinction et la supériorité personnelle si évidente de Mgr. le Délégué, il est évident que ces témoignages enthousiastes de vénération et de dévouement s'adressaient moins à la personne de Son Excellence qu'à celui dont il est le représentant en ce pays. Notre population, si croyante, voyait le Pape lui-même dans son délégué. Il aurait été difficile de recevoir un souverain, une tête couronnée, avec plus de pompe et de solennité.

On est particulièrement frappé de ce fait, lorsqu'on songe aux circonstances dans lesquelles il s'est produit. En effet, nous sommes ici dans un pays anglais, formant partie de l'empire britannique, et c'est dans ce pays que le délégué du Pape, qui n'a plus de royaume temporel, est reçu avec tous les honneurs officiels. A Québec, Mgr. Conroy a été l'hôte du lieutenant-gouverneur de la province, après avoir été reçu officiellement par le maire de la ville. A Montréal, métropole du Canada, toute la ville l'a acclamé comme elle eût fait pour un prince. A Ottawa, capitale de la Puissance, il a été l'hôte du gouverneur-général, représentant de la reine, qui traite avec lui d'égal à égal. En voyant tout cela, l'on se rappelle l'allusion faite récemment par Pie IX, dans son allocution aux pèlerins anglais, à la condition particulière des colonies anglaises, qui sont, disait Sa Sainteté, les pays du monde où la religion est le plus libre actuellement.

Les Canadiens-français ont pu acclamer le délégué du Souverain Pontife avec autant de liberté que s'ils étaient un peuple indépendant, et avec plus de facilité que s'ils faisaient partie de la France,

au lieu d'appartenir à l'empire britannique.

Parmi toutes les villes de la Confédération, Montréal peut se vanter d'avoir fait au représentant de Pie IX la réception la plus magnifique. Nous avons déjà parlé, dans notre dernier numéro, de la journée de samedi et de celle de dimanche. Lundi, à la réception de l'évêché, plus de trois cents visiteurs sont venus présenter leurs hommages à Son Excellence. On remarquait parmi eux plusieurs des sommités de notre monde politique, entre autres l'hon. M. Chapleau, l'hon. M. Beaubien, l'hon. M. Trudel, l'hon. M. Beaudry, l'hon. M. Starnes, etc., etc., outre un bon nombre de membres des deux parlements, la plupart des principaux citoyens de la ville. La procession aux flambeaux, le même soir, fut réellement splendide. Il y avait plus de trois mille torches. La procession, qui occupait un parcours de près d'un mille, s'organisa sur le Champ-de-Mars, pour de là se rendre à l'évêché. Mardi soir, 5 juin, des adresses furent présentées à Son Excellence, au Collège des Jésuites, par le maire de Montréal et les présidents de la société Saint-Jean-Baptiste, de la société Saint-Patrice, et de l'Union Catholique. Mgr. Conroy répondit en français et en anglais à ces adresses, avec une éloquence remarquable.

Tous ceux qui ont eu l'avantage d'approcher de Son Excellence, ont été frappés de sa dignité, de sa bonté, et de son apparence imposante. Il n'y a pas un gouvernement au monde qui montre autant de tact et de sûreté dans le choix de ses hommes officiels, que le Saint-Siège. Il suffit de voir Mgr. Conroy pour comprendre cette vérité. Le Pape a la main sûre, comme on dit en termes vulgaires. Mgr. Conroy est manifestement, de l'aveu de tous, à la hauteur des hautes fonctions dont il vient d'être revêtu, et personne, parmi ceux qui l'ont vu et entendu, n'est surpris des rumeurs qui circulent au sujet de sa promotion prochaine à des dignités encore plus élevées. Il a produit ici l'effet que peut produire un homme qui réunit les qualités d'un saint, d'un gentilhomme, d'un caractère supérieur, d'un homme d'Etat émérite et d'une intelligence d'élite.

Maintenant, quel est le but et quel sera le résultat de la visite de Son Excellence ? Nous tenons de bonne source que Mgr. le Délégué est revêtu de pouvoirs presque illimités, que ses décisions seront absolues et sans appel. Mais sur quoi porteront ces décisions ? Ici l'on est plus incertain, et nous ne voulons pas aborder ce terrain délicat, sur lequel nous ne pourrions nous risquer sans discrétion.

Mgr. Conroy doit faire un assez long séjour en Canada, près d'une année, dit-on.

A. G.

## ENCORE UNE PREUVE QUE NOS LITTÉRATEURS SONT BIEN APPRÉCIÉS EN FRANCE

M. Desilles, chancelier français à Québec, a bien voulu communiquer à MM. Faucher et Marmette un journal français, le *Journal de Versailles*, qui publie et commente une lecture que vient de faire à Versailles M. le consul Lefavre. On lira avec un plaisir patriotique l'article du *Journal de Versailles* et les bonnes choses que M. Lefavre a dites de nous. Les voici :

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE DE VERSAILLES. — CONFÉRENCE DU MERCREDI 14 MARS, SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU CANADA

L'honorable conférencier qui, il y a bientôt trois ans, a tracé à grands traits la physionomie de cette ancienne colonie française, la persistance de sa vitalité nationale et son attachement à la mère-patrie, est fils de M. Lefavre, qui fut adjoint à la mairie de notre ville, sous l'administration de M. Barthe. C'est un des brillants élèves de notre lycée et le frère d'un capitaine au 66e de ligne, mort glorieusement à Résonville le 16 août 1870.

En sa qualité de consul de France à Québec, où il réside depuis deux ans, M. A. Lefavre a pu étudier à loisir et à fond la littérature française au Canada.

Ne pouvant reproduire *in extenso* toute la conférence, nous allons du moins en extraire les passages les plus intéressants. Nous lui donnons dès ce moment la parole :

« Beaucoup de personnes en France ignorent que le Canada français possède une littérature, et qu'elle compte déjà de nombreux ouvrages en vers, en prose, abordant avec beaucoup de hardiesse et plus ou moins de succès l'épique, l'épique, la philosophie, la critique, tous les genres légers ou sérieux qu'embrasse l'étude du cœur humain, des problèmes sociaux et de notre destinée dans ce monde. L'ambition des Canadiens serait de voir leurs publications honorées de quelque intérêt en France, et je les ai plus d'une fois entendus se plaindre amèrement de notre persistance à les ignorer, à ne tenir d'eux aucun compte, quand ils suscitent une Amérique française, et que, par leurs livres, leurs journaux, leurs revues et leurs écrits de toutes sortes, ils popularisent notre langue du Saint-Laurent aux Montagnes-Rocheuses, et même jusqu'au Pacifique.

« Qu'on songe à l'isolement où se trouvaient les Canadiens après la conquête, en 1763. Abandonnés de la mère-patrie, ils mirent longtemps encore en elle l'espoir de leur délivrance ; mais personne en France ne songeait à eux, nulle voix ne s'élevait dans les salons ou chez les philosophes pour faire écho à leurs plaintes. Un poète canadien, M. Crémazie, a peint en vers très-expressifs l'amertume de cet abandon. La pièce est intitulée : *Carillon*, nom de la dernière victoire remportée par Montcalm en 1758, avant la prise de Québec. La capitulation de Québec et le traité de 1763 ne garantissaient aux Canadiens qu'une seule liberté, celle du culte. Ce fut donc dans l'Eglise que se réfugièrent les souvenirs, les traditions proscrites au dehors, tous les sentiments refoulés par la domination étrangère. Le clergé devint alors pour cette population la vraie magistrature nationale. Ce rôle grandit encore par l'attitude digne et courageuse qu'il observa vis-à-vis de l'administration anglaise, et par sa résistance à tous les efforts d'anglicisation.

« Vous voyez maintenant sous quelles influences est née et se développe la littérature canadienne. Ces influences sont l'idée nationale et le sentiment religieux. Ses productions initiales portent toutes cette double empreinte, accusent cette même origine. Ce sont d'abord des récits évoquant les souvenirs laissés par la France, les guerres contre les Anglais et la victoire de Montcalm. Le plus distingué de ces narrateurs est M. de Gaspé, descendant d'une des familles françaises les plus illustres de la colonie. Il est l'auteur de plusieurs nouvelles racontées sous forme de causeries.

« M. de Gaspé peint sous un jour aimable l'ancienne gaieté canadienne. Deux écrivains plus sérieux, M. Garneau et l'abbé Ferland, en ont entrepris avec succès l'étude historique. Le premier, M. Garneau, est devenu l'historien national. Son ouvrage comprend trois volumes, embrassant toute l'histoire du Canada depuis la découverte de Jacques Cartier, en 1534, jusqu'en 1843, époque où les Franco-Canadiens perdirent leur constitution autonome.

« Un autre ouvrage, d'une réputation presque égale parmi les Canadiens, est celui de l'abbé Ferland, homme d'un grand savoir, de son vivant professeur au collège de Nicolet, près de Montréal. L'abbé Ferland avait été plusieurs années secrétaire de Mgr. Plessis, évêque de Québec. Son début dans les lettres fut la biographie de ce prélat remarquable, qui, de 1802 à 1820, défendit courageusement la nationalité canadienne.

« Cependant, les temps ont marché. Les Canadiens sont sortis de leur prostration. Ils ont conquis la liberté politique et repris confiance dans leurs destinées. Les regrets, les souvenirs du passé ne leur suffisent plus ; ils veulent

prendre possession du présent. Ils se sentent libres, maîtres de leur sort. La civilisation se développe chez eux et leur rapporte des jouissances nouvelles, des raffinements inconnus à la rudesse de leurs pères. Le commerce, la navigation, les chemins de fer, modifient profondément toutes les existences. La littérature canadienne va refléter toutes ces transformations. Elle se modernise seulement ; restant française et patriote, c'est en France qu'elle cherche ses inspirations. Elle suit attentivement les fluctuations de notre goût et les reproduit avec conscience, scrupuleuse imitatrice de nos auteurs à la mode. Ce mouvement s'accroît surtout dans la poésie qui, sincèrement classique dans la période primitive, s'émanche vers 1840, et prend des allures romantiques. Quelques-uns ont adopté la hardiesse d'images, la pompe du style de Victor Hugo.

« D'autres ont pris Lamartine pour modèle, et célèbrent en vers assez harmonieux les splendeurs du Saint-Laurent, des forêts, des lacs et de toute la nature canadienne. Ils chantent la jeunesse, l'amour, ou s'attendent sur eux-mêmes avec une mélancolie un peu prétentieuse.

« De tous les poètes appartenant à l'école nouvelle, le plus distingué est, sans contredit, M. Crémazie. Son talent est d'une valeur réelle ; il a de la force, certaine véhémence. Son rythme est harmonieux ; il possède bien la langue française et la manie avec habileté. Ses poésies respirent toutes, avec un ardent patriotisme, un amour touchant pour la France. Un autre, M. Pamphile Lemay, s'inspirant à la même source, a doté son pays natal de deux épopées. La première est consacrée à la découverte du Canada par Jacques Cartier. Ce poème contient quatre chants, composés suivant toutes les règles du genre.

« Le plus populaire de tous les poètes est M. Honoré Fréchette. Ses compositions n'ont pas, il est vrai, beaucoup de force ; il ne plane pas sur les hauteurs, il n'attaque pas la note secrète et patriotique ; c'est un artiste, un simple virtuose en poésie, faisant des vers par pur dilettantisme, mais il connaît parfaitement la partie technique de son art, et s'est assimilé fort habilement la forme, le rythme, la cadence harmonieuse de Lamartine ; il sait être ironique et rêveur à l'instar d'Alfred de Musset, et terminer ses effusions douloureuses par un madrigal. Aussi, M. Fréchette est-il fort apprécié dans les salons, et la collection de ses œuvres, qu'il publie en ce moment même, sera pour son libraire un succès réel. C'est un homme de trente-cinq ans à peine. Tout lui présageait donc une carrière brillante dans la poésie ; malheureusement, il a quitté les muses pour se consacrer à la politique.

« Après la poésie, le roman. Plusieurs tentatives ont été faites dans ce genre ; elles ont marqué les débuts de plusieurs écrivains distingués. Un auteur, réputé depuis pour des productions sérieuses, et devenu même une célébrité politique, M. Chauveau, s'est d'abord fait connaître par un roman intitulé : *Charles Guérin*, peintures de mœurs canadiennes. Plus récemment, un jeune écrivain, M. Marmette, a fait paraître dans ce genre des productions très-supérieures, comme composition et comme style, intitulées : *L'Intendant Bigot*, *le Chevalier de Mornac*, enfin, *la Fiancée du Rebelle*.

« De jolies nouvelles, d'une composition fort simple, mais d'un style très-agréable et d'une forme très-gracieuse, ont été publiées par un écrivain, M. Faucher de Saint-Maurice, appartenant à la jeune génération comme M. Marmette. La pensée, le cœur de M. Faucher n'ont pas cessé d'être français. Tout jeune, sur les bancs du collège, porter l'uniforme français était l'objet de son ambition. Lors de notre expédition au Mexique, il lui sembla que la France elle-même venait le chercher, et quittant Québec, il se rendit par les Antilles à la Vera-Cruz, puis à Mexico, fut admis comme officier dans un des corps auxiliaires formés par nos généraux, et pris part, comme capitaine, à toutes nos campagnes dans la Yucatan. De retour dans son pays, il a publié ses souvenirs, en deux volumes, intitulés : *De Québec à Mexico*, écrits avec un abandon militaire, et qui forment une lecture des plus attachantes. M. Faucher de Saint-Maurice aime notre armée ; il s'identifie avec elle et célèbre avec enthousiasme son courage, son abnégation, sa gaieté dans les privations et les périls et les plus durs sacrifices.

« Les Canadiens aiment les dissertations académiques si goûtées dans notre ancienne France, et parmi leurs productions sérieuses, les plus populaires ont été données sous cette forme.